

Publication: Journal de Genève; Date: Avr 26, 1994; Section: None; Page: 17

DESTIN A Odessa, Ukraine, elle est l'une des dernières rescapées de la colonie suisse de Chabag

Le paradis perdu de Lydia Dogny

Elle est Ukrainienne, mais c'est la Suisse qui a décidé de sa vie. La Suisse et l'une des rares «colonies» qu'elle ait jamais eue: Chabag, près d'Odessa, sur la mer Noire. Là-bas, de 1822 à 1944, des générations de Vaudois ont tiré d'une terre fertile les meilleures vignes de Russie. Lydia, veuve depuis 68 ans de César Dogny, en rêve encore aujourd'hui. Elle regrette aussi Lausanne où, avec les derniers colons, elle trouva refuge durant la Seconde Guerre mondiale. Surtout, elle maudit la décision qui l'a fait rentrer au pays, seule avec sa fille, à la fin du conflit. A 90 ans, Lydia est une vraie rescapée de l'Histoire... Mémoires.



Lydia Dogny, chez elle à Odessa

«Je reviendrai à Odessa...» Dans les rues du port de la mer Noire, les haut-parleurs des marchands de cassettes hurlent des chansons de marins, des chansons nostalgiques. Les cariatides des maisons de style Empire s'effritent, mais c'est le printemps et Odessa oublie son délabrement, réchauffe sa superbe, celle qui donne le mal du pays aux enfants prodiges. Celle qui a en partie fait revivre Lydia Dogny. Pourtant, dans sa banlieue baptisée du surnom vengeur de «dortoir de Khrouchchev» en l'honneur de son promoteur, elle ne les voit guère, Lydia, les cariatides...

Un bloc sale, une entrée dérobée, des débris dans les escaliers. Au huitième étage, le petit appartement est surchargé de bibelots, de fleurs en plastique, de vases inutiles, et de deux téléviseurs.

Souffrant d'une pneumonie, installé dans un fauteuil, Lydia caresse un gros chat tout en dévisageant les visiteurs de son regard malin. Dans un coin, un perroquet de Cuba ressassait en russe: «Qui va là? Vala, Vala!»

Vala, c'est la fille de Lydia. Plantée dans sa robe à fleurs et ses pantoufles, elle tient à montrer qui dirige le foyer, lequel comprend encore son mari marin, à la retraite. Tout de suite, comme pour prévenir le reproche qu'elle

s'adresse à elle-même depuis cinquante ans, elle lance d'une voix forte: «Pourquoi on est revenu de Suisse après la guerre? J'avais 18 ans, j'étais belle et je voulais devenir ballerine. Comme les meilleures écoles étaient en URSS, j'ai convaincu ma mère de rentrer. Quelle idiote!»

Vala ne sera jamais ballerine: «J'ai tout fait sauf danser: ouvrière, serveuse ou plongeuse au siège du... pouvoir exécutif d'Odessa. Le même qui causera mille traces aux deux femmes.»

Lydia, qui n'a pas encore pu placer un mot, interrompt sa fille d'un geste agacé: «C'était une bêtise, mais je t'ai dit cent fois que je ne t'en voulais plus. Et puis, il faut reprendre l'histoire par le début. Maintenant, laisse-moi raconter...»

Un bonheur trop court

«Je suis née il y a nonante ans à Odessa, seule fille d'une famille de quatre enfants. Mon père était un petit fonctionnaire, comme il y en avait tant à l'époque du tsar. Mais c'est grâce à mon oncle que j'ai connu César, César Dogny. J'étais très jeune, 14 ou 15 ans. Mon oncle avait un petit domaine à Chabag, à quelques kilomètres d'ici, en Russie. Là-bas, il y avait des vignes partout, des vignes cultivées par des Suisses. C'était très beau.»

En 1924, Lydia a 20 ans, César, 22. Ils se marient et, comme dans les contes, c'est le bonheur: «C'était un homme bon, il m'a beaucoup aimée. En plus, on était vraiment aisés: César avait un très gros lopin.» Le paradis. Tremblante de souvenirs, la vieille dame sort une vieille photo, racornie comme elle, celle du mari en pied, barbe taillée en pointe, l'air fier et sérieux. Une photo, un mari qu'elle ne quittera jamais. Pourtant, elle aurait pu, depuis le temps...

Chevrotaute, Lydia insiste: «On était

vraiment très riches. Tout le monde appelait César «le capitaliste». Et on l'a tué, on l'a tué.»

Ça s'est passé en 1926 et c'est Vala, la seule fille du couple, qui poursuit: «Ma mère était en traitement à Odessa pour une maladie pulmonaire. Mon père a tout vendu pour venir la rejoindre. On l'a retrouvé au bout d'une semaine, dans les marais, dévoré par les crabes.» Lydia: «On l'a tué pour son argent et si personne ne s'est inquiété avant de si

Lydia et Vala se rendent même au consulat suisse à Moscou où le rapatriement leur est refusé

disparition, c'est parce qu'il était «Français!»

Dix ans plus tard, on arrêtera l'assassin, «un bandit qui avouera avoir tué César à coups de rames, mais on l'a condamné pour autre chose...» Pour la première fois de sa vie, coupable d'avoir épousé un Suisse et un koulak - riche propriétaire terrien - Lydia se sent rejetée par les siens, Russes, Ukrainiens, Soviétiques.

1926. Elle n'a que 22 ans, elle ne se remariera jamais.

Jouets de l'Histoire

1926. C'est encore l'époque de la «dé-koulakisation», des réglemens de compte ou, plus certainement dans le cas de César Dogny, de ceux qui profitent de la situation. Et César n'était pas un homme prudent; pour passer de Chabag, devenue roumaine en 1919, à Odessa tenue par les «Rouges», il fallait, pour un «grand patron» comme lui, un certain courage. Mais qui était si l'amour qu'il portait à sa femme était sa seule raison...

La vie continue: Lydia travaille comme comptable aux chemins de fer. Jusqu'en 1942, lorsque, avec les derniers Suisses de Chabag, elle et sa fille réussissent à gagner Lausanne. Lausanne qu'elle n'ont jamais vue. La ouate helvétique en pleine guerre, quel cadeau! Du moins, c'est ainsi que Lydia s'en souvient aujourd'hui: «Je travaillais comme couturière aux Ateliers Modernes de Lausanne. On était bien, entouré de tous les cousins de Chabag. Pourtant, début 45, on a décidé de rentrer.»

Dure décision: «Vala et moi sommes les seules à l'avoir prise. La famille ne voulait pas qu'on retourne.» Depuis, plus de nouvelles. L'URSS s'est refermée sur elles comme une porte de prison, ne voulant pas les laisser repartir, ne les acceptant pas comme citoyennes à part entière.

L'armoire «suisse»

Pendant trois ans, elles n'ont pas de logement et sont obligées de quémander un abri forcément précaire aux uns et aux autres. Elles se rendent même au consulat suisse à Moscou où le rapatriement leur est refusé. Vala, la première, trouve sa chance en épousant son marin qui lui assure un appartement en 1949. Lydia, elle, attendra 1961 pour obtenir une chambre de 12 mètres carrés généreusement accordée après d'innombrables démarches au Ministère de la culture.

Des démarches... Sur un signe de sa mère, Vala extirpe d'une envahissante armoire tous les documents relatifs à la Suisse, les preuves, les arguments. «C'est le buffet suisse comme on l'appelle», claironne Vala, «à force de correspondance, il s'est peu à peu rempli. Là, il est plein à craquer de paperasses inutiles!»

Des lettres: la première date du 16 novembre 1946, elle est adressée à la Légation suisse à Moscou, une requête de nationalité. Réponse: «Vous ne pouvez l'obtenir que si vous prouvez que vous n'êtes pas citoyennes soviétiques.» Ce langage tarabiscoté, elles l'entendent souvent, toujours le même. Oubliant avec les années l'usage du français, elles ne le comprennent pas toujours non plus. Un dialogue de sourds. Et, du côté russe, de muets: jamais ils ne leur fourniront les documents nécessaires. Et encore, pas une réponse, rien!

Leur dernière demande d'émigration date de 1973. Épuisée par une dernière fin de non-recevoir, Lydia a définitivement gommé dans son esprit l'espoir de revoir le pays de son cher mari. Mais, affaiblie dans son fauteuil, elle ne peut s'empêcher de verser une larme... une larme-souvenir des quatre seules années de vrai bonheur qu'elle a connues: celles de son mariage, celles de son séjour en Suisse. Tout le reste n'est que réalité.

Nicolas Wilhelm